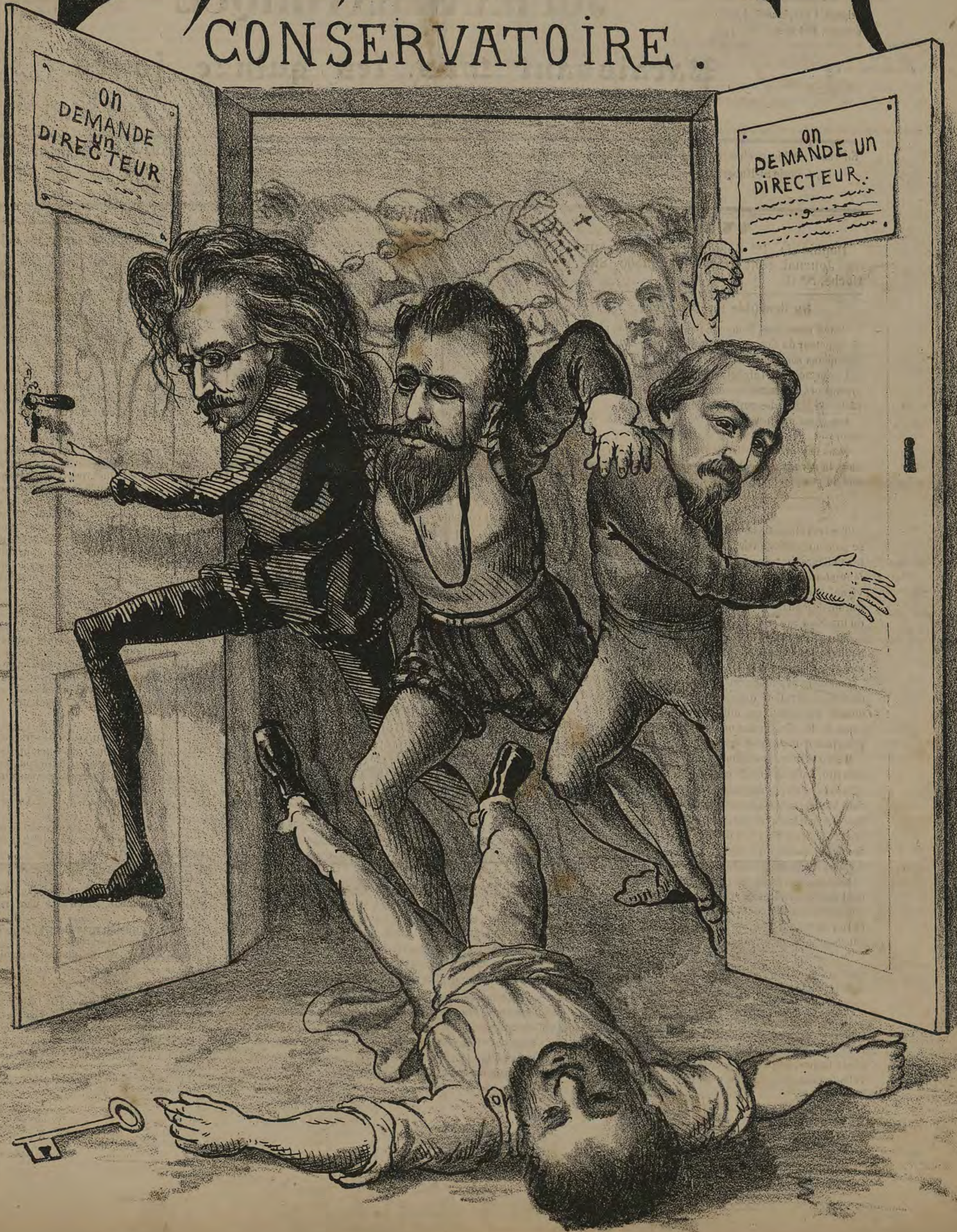


N^o 54 15 centimes

LE RASOIR

CONSERVATOIRE.



Rédacteur en chef:
CARLOS DE BADAJOZ.

Bureaux:

Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

24 SEPTEMBRE 1871

Troisième Année.

Abonnement:

Belgique, Un an, franco fr. 4,50.
Etranger, Port en sus.

LE RASOIR

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant tous les quinze jours.

Dessinateur
VICTOR LEMAITRE.

Bureaux:

Place Ste-Barbe, N° 6.
A LIÈGE.

24 SEPTEMBRE 1871

Troisième Année.

Annonces:

La ligne, 60 centimes et à forfait.

Honni soit qui mal y pense.

En vente : à Liège, chez DÉsirÉ, Passage-Lemonnier. — A Bruxelles, chez SACRÉ-DUQUESNE, rue des Fripiers, chez E. L'OLIVIER, rue Neuve, 48 et chez E. SARDOU, 12, Galerie St-Hubert, Passage du Prince. — A Anvers, chez CHEFFAELS, libraire, rue Marché-aux-Vaches. — A Huy, chez M^{me} MALIZARD, Station de Huy. — A Tournai, chez E. HUBERT, libraire, quai Poissonnier. — A Neufchâteau, chez Léandre PETIT, libraire.

AVIS.

Depuis le 1^{er} Septembre les bureaux du Journal sont transférés place Ste-Barbe, N° 6.

On demande un Directeur.

Grand émoi dans le monde des artistes; la place de directeur du Conservatoire est vacante et tous les champions sont descendus dans l'arène.

Les princes de l'archet, les rois du bémol, les arrangeurs de psaumes comme les ciseleurs de couplets, assiègent les portes du temple.

Est-ce au mérite ou à l'intrigue que le succès est réservé?

Nous le saurons prochainement. Quoi qu'il en soit, nous tiendrons nos lecteurs au courant des péripéties du steeple-chase auquel nous assistons.

Boulade.

Tout est cher: Le beurre est inabordable, la viande se paie au poids de l'or, les loyers sont exorbitants, les tailleurs font des notes de dentistes; frères, il faut mourir. Au pain sec, à l'eau et à la feuille de vigne, ou gare le château de Reckheim! Voilà le refrain désopilant que la population alarmée répète du lundi au samedi.

Mais dès que brille le soleil du dimanche, Henin, Schlemmer, Petit Bourgogne, à la rescousse! A nous moka, tartes et vins du canton!

Comment expliquer cette anomalie, si ce n'est par cette considération qui semble quelque peu paradoxale, que plus il est difficile de pourvoir aux besoins de la vie, moins on cherche à appliquer les préceptes d'une sage économie.

Misère et luxe, privation quotidienne et faste hebdomadaire; voilà où l'on en est arrivé.

Tout est cher, psalmodient Job et Crésus, et cependant vit-on jamais à aucune époque ouvriers et bourgeois rechercher avec autant d'ardeur les plaisirs onéreux. Vous êtes bien loin de nous, paisibles promenades de Coronmeuse qui affectionnaient nos aïeux, pains d'épice, robes de cotonnade et pantalon de nankin!

L'ostentation, l'orgueil et la vanité ont tout changé: c'est par les artifices de la toilette des dimanches que l'on cherche à faire oublier l'inégalité des conditions. et l'on sacrifie le bien-être intérieur à la futile jouissance de jeter de la poudre aux yeux.

Prolétaires, épiciers et autres se consacrent pendant six jours à un labeur ingrat, se refusant toute distraction pour être à même le septième jour de se carrer dans des habits fastueux, comme l'âne porteur des reliques!

A 4 heures les promenades sont envahies; de longs cortèges traversent les boulevards; c'est un fouillis de gilets blancs, de panamas, de pouffs exorbitants, de volants panachés, de voitures d'enfants et de bonnes enrubannées.

Et la Meuse! écoutez-la gémir sous le poids des bateaux qui transportent vers Kinkempois des milliers de familles.

Henin, le premier, accueille sous ses vertes charmes quelques centaines d'oisifs, Renard et Schlemmer reçoivent ensuite leurs contingents.

Selon nous c'est la prairie du Petit Bourgogne qui offre le plus d'attraits sous le rapport des scènes variées et grotesques. C'est un tableau très-pittoresque ou plutôt une charge fort réussie.

On remarque notamment qu'on se livre à une consommation effrénée de jambon, de tartes et de vins du pays; pas une table qui ne plie sous le poids des bouteilles de la Côte-d'Or.

Après avoir sablé le petit cru sans ménagement, les Prudhomme en gilets blancs, leurs moitiés rebondies et les manchés à balais qu'ils appellent leurs filles, s'épanouissent comme des tulipes et se tremoussent sous leurs verges de bois.

Ils ont conservé jusqu'à ce moment une gravité grotesque, inspectant minutieusement les nouveaux débarqués; vous auriez pu les voir procéder à l'examen de table contigue, observer les toilettes, la pose, la tenue, la consommation des voisins.

Mais dès que le produit des coteaux a rendu les figures vermeilles et éveillé le rire, le décorum a disparu. Quelles têtes, bone deus! Quelles faces cramoisies aux yeux luisants, aux bouches que tord un rire rabelaisien! Platitude, calembourgs idiots, appels bruyants, criaileries de moutards, c'est un charivari assourdissant.

C'est à cette heure solennelle que dans une petite allée, bien connue des habitués, hommes et femmes se surprennent dans des attitudes qui ne peuvent laisser aucun doute sur la nature de l'occupation dans laquelle on est absorbé. Je n'ai jamais été béguéule, et cependant je trouve un singulier malaise lorsque, debout dans l'allée en question, je me sens froter par une Agnès aux abois.

Comment diable Renard ne comprend-il pas que la pudeur a ses exigences et que si les sexes sont confondus dans la prairie, il n'est pas décent qu'ils le soient dans l'allée en question.

Et dire que chaque semaine on subit les exigences de la mode, que le plus grincheux succombe à la contagion, et tout en protestant s'installe le dimanche dans un établissement champêtre, les coudes sur la table, les pieds sous l'herbe, entouré de caricatures, pour absorber une drogue rougie qu'on finit par savourer avec délices au troisième verre.

Résumons-nous: le desideratum des Liégeois c'est de s'ennuyer en nombreuse et bruyante compagnie, de banqueter tout un jour pour jeûner toute une semaine et de faire violence à ses sentiments, à ses goûts, à ses penchants pour adopter le modus vivendi des niais ou des vaniteux.

SOLINA.

L'art de payer ses dettes.

Quelqu'un a écrit « l'art de faire des dettes; » c'est un chef-d'œuvre. Je n'ai pas la prétention de lui donner un pendant.

Faire des dettes, c'est le talent de l'homme habile. Payer ses dettes c'est la vertu des bonnes gens. Le rôle brillant et spirituel appartient sans conteste au premier, — résignons-nous à n'être ni spirituel ni brillant.

**

— Faire des dettes, la belle malice! — Pense le vulgaire, c'est à la portée de tout le monde.

Oh! gens à courte vue, vous versez dans une erreur profonde.

Faire des dettes bêtement, comme on fait une chute ou comme on fait une faute d'orthographe, sans doute c'est une gaucherie dont nous sommes tous capables, vous, moi, le premier lourdeau venu.

Mais s'endetter sagement, prudemment, *secundum artem*, voilà le beau du métier, le fin du fin.

L'auteur de *l'art de faire des dettes*, expose son système avec beaucoup de grâce. Au fond, c'est le système connu de la *dette roulante*: emprunter pour payer, payer afin de pouvoir emprunter de nouveau.

Cercle vicieux, si vous voulez, mais dans lequel se promènent un grand nombre d'étoiles de diverses grandeurs.

**

Comme beaucoup de principes, celui-là — qui paraît simple, — est d'une application difficile dans la vie pratique:

Cependant mon humble expérience — des hommes et des choses (comme on disait en 48) me porte à croire qu'il faut encore plus d'étude et de méthode pour s'acquitter que pour s'endetter.

**

Et d'abord, pourquoi fait-on des dettes? Les raisons déterminantes sont nombreuses.

On fait des dettes pour faire comme tout le monde — Pour faire autrement que certains, qui sont notoirement des pleutres.

— Parce qu'on n'a pas assez d'argent.
— Parce qu'on en a trop.
— Parce qu'on veut paraître en avoir davantage.
— Parce qu'on a des amis plus riches que soi — et de plus pauvres.

— Parce qu'il fait beau temps et que le soleil vous grise.

— Parce que l'on demeure dans la maison d'un tailleur à la mode, ou en face d'un restaurant trop cher.

— Parce que Marguerite est dévorée d'une passion malsaine pour l'orfèvrerie...

Mais cet exposé des motifs pourrait nous mener loin.

**

Le plus clair, c'est que l'on a fait des dettes, et que l'on voudrait les payer. Hier matin, un fournisseur a pris avec vous un ton désagréable, et comme vous vous appelez Bounameau ou Lepatu, vous ne voulez pas que votre nom soit traîné dans la boue.

Et vous vous êtes dit: il faut aviser. C'est là que je vous attends.

**

J'ai découvert deux moyens de payer des dettes. Le premier consiste à gagner de l'argent. Le second à n'en pas dépenser.

Pour le premier, l'exécution est facile: vous informer le public, par la voie des journaux, qu'un jeune homme de bonne famille, possédant une belle écriture et parlant sa langue maternelle, demande un emploi lucratif, facile et honorable . . . Mais non, abandonnons cette hypothèse. Si vous étiez homme à gagner de l'argent, vous sauriez ce qu'il coûte, — et vous n'auriez pas fait de dettes.

**

Reste le second moyen, dont la mise en œuvre est peut-être un peu malaisée, mais dont la réussite est certaine.

Vous commencez. — c'est élémentaire, — par acheter une tirelire. Avance de fonds nécessaire.

Au moment de sortir pour vaquer à vos occupations ou à vos plaisirs, ayez soin de prendre de l'argent sur vous. Vous n'ignorez pas, en effet, que le besoin de dépenser ne se fait jamais plus vivement sentir que quand on n'a pas le sou.

Vous glissez, je suppose, vingt francs dans votre gousset.

Ainsi prémuni contre les tentations variées de la vie civilisée, vous partez dispos et le cœur léger, comme un ministre de feu le second Empire français. Passez-vous devant le marchand de tabacs chez lequel vous preniez vos havanes? — Entrez, allumez un cigare de deux sous et faites une observation judicieuse sur la pluie ou le beau temps.

Évitez votre café d'habitude, dinez à prix fixe, et ne suivez pas les femmes.

Il va sans dire que vous portez un frac de l'an dernier.

Maintenant, il ne reste plus qu'à saisir un moment favorable pour faire comprendre à Marguerite que la véritable parure d'une femme, c'est la jeunesse et la vertu.

Le soir vous rentrez chez vous, — heureux; puisque vous avez une conscience pure, vous déposez vos vingt francs moins trente sous dans la tirelire et . . .

— Eh tenez pour certain que, dans un temps donné, vous aurez payé vos dettes.

**

Ici dans l'exposé de mon système, j'en rencontre naturellement un autre que je demande l'autorisation d'appeler :

La théorie des plaisirs simples.

**

Car enfin, parce que l'on est sage, ce n'est pas une raison pour être absolument malheureux. Sachons goûter les joies de la vie,

Cueillons les roses
Sans les flétrir.

Les plaisirs simples sont beaucoup plus nombreux et plus réels que ne peuvent le comprendre les hommes adonnés aux plaisirs de convention.

Ainsi, faire le tour des bassins dans les jardins publics et cracher dans l'eau pour attirer les poissons, — suivre les musiques militaires, — contempler dans son bain, sans voile, le gamin qui fait la planche en pleine eau, — suivre de l'œil le vol des hirondelles, — lire les annales parlementaires, — autant de plaisirs simples qui font s'épanouir le cœur et n'exercent aucune action fâcheuse sur la bourse.

**

Tenez, je crois que des développements plus étendus seraient inutiles. Laissez-moi seulement vous indiquer deux genres de plaisirs simples dont j'ai souvent goûté et dont on ne se lasse pas.

Sommes-nous en été? Remontez la Meuse, gagnez la campagne, gagnez le bois. Cherchez un coin vert, couchez-vous sur le dos, les mains croisées derrière la tête, un oiseau chante là-bas, les mouches bourdonnent tout autour de vous, l'air est pur, le silence harmonieux . . .

Passez là trois heures à regarder les troncs blancs des bouleaux qui tranchent avec la rude verdure des chênes.

Et songez combien il est heureux que vous ne soyez pas enfermé dans les murs de St-Léonard pour délit de presse.

Est-ce l'hiver? Fermez vos rideaux, verrouillez votre porte, attisez le feu, faites chauffer l'eau pour le thé ou pour le grog, — et composez laborieusement des vers pour votre maîtresse pendant qu'elle danse avec d'autres imbéciles au Pavillon de Flore.

Quand vous aurez trouvé une rime à « Marguerite » qui n'est pas « guérite », vous serez l'homme le plus satisfait du monde.

**

Il faudrait, pour finir un mot spirituel, — empruntons-le,

Ou plutôt, ceci n'est pas de l'esprit, c'est bien mieux, c'est de la vraie philosophie.

Dans un roman de Charles Dickens se promène un personnage original, baroque et cependant bien naturel.

C'est M. Micawber, Esq :

Marié, père de famille, chauve et ruiné à fond, il se console de tout en donnant à un sien jeune ami de prudents conseils, que pour son propre compte il n'a pas suivis, naturellement, et voici la maxime favorite de ce vrai sage :

« Revenu annuel, vingt livres sterling; dépense annuelle, dix-neuf livres, dix-neuf schillings, six pence; résultat: bonheur. »

« Revenu annuel, vingt livres sterling; dépense annuelle, vingt livres six pence; résultat: misère. »

Est-ce assez vrai? Pour moi, je ne vois qu'un seul cas où l'homme raisonnable qui ne suit pas le conseil de Micawber, soit digne d'excuse.

C'est le cas, — bien rare, espérons-le! — où l'homme raisonnable n'aurait aucune espèce de revenu.

**

Hélas! c'est le cas de l'auteur de ce remarquable article.

Mais qu'importe. Dans mon infortune, je n'aurai point passé inutile sur la terre, si j'ai su donner à mes contemporains quelque notion de l'art de payer ses dettes et un léger aperçu de la théorie des plaisirs simples.

Je ne demande aucune récompense pour l'éminent service que je leur aurai rendu, mais je ne serais pas étonné si plus tard Messieurs les créanciers m'élevaient une statue en nickel (il n'est pas indispensable qu'elle soit équestre) et si mes fournisseurs reconnaissants me décernaient de commun accord une quittance générale en due forme.

Ainsi soit-il.

A. S.

Le petit commerce.

Tous les jours on rencontre en ville, soit des colporteurs offrant en vente des marchandises dont nous nous abstenons, pour ne pas aller trop loin, de vérifier la qualité, soit des ouvriers de genres divers tendant à mettre à profit leurs petits talents en courant de porte en porte pour trouver la pratique.

Ces intéressants industriels qui vont, comme les colimaçons, portant sur le dos leur avoir, paraissent devenir de plus en plus nombreux.

Pour la plupart, ce sont des étrangers qui, après avoir, sans réussir, exercé chez eux leur profession, se sont dit, à tort ou à raison, qu'il y avait mieux à faire ailleurs, et se sont mis en route, tant pour voir du pays que pour courir après l'inconstante fortune qui, avec une inconcevable obstination, refusait de venir à leur rencontre.

Autrement dit, ce sont des gens qui, après avoir vainement cherché à vivre chez eux, ont pris le parti d'aller chercher à vivre chez autrui.

A première vue, vous vous dites que c'est là une conséquence du sentiment de la conservation et vous n'y remarquez pas le moindre mal.

Pour peu même que vous soyez pourvu d'égoïsme et que vous m'envisagiez que votre bien-être, vous trouveriez que tout est pour le mieux et vous serez enchanté qu'on dépose à votre porte ce que, sans ces commerçants exotiques, vous seriez obligé d'aller chercher chez le marchand.

Mais, en y regardant de plus près, on ne tarde pas à voir les inconvénients.

A côté de l'individu qui colporte sa marchandise ou son savoir-faire, il y a le marchand qui tient boutique et l'ouvrier qui prend l'ouvrage chez lui; c'est sur eux que retombe tout le dommage.

Et tout d'abord, il y a pour ces derniers des charges et des frais relativement considérables, qui n'incombent ni aux colporteurs ni aux ouvriers ambulants.

D'autre part, ceux-ci allant de porte en porte enlèvent aux petits commerçants établis bon nombre de leurs clients.

Il se trouve ainsi que, d'un côté les charges subsistent, tandis que, de l'autre, les bénéfices sont réduits, et, en conséquence, le petit commerce végète ou ne peut se soutenir.

Et tout cela pourquoi? En grande partie parce que nombre d'étrangers viennent chez nous, passez-moi le mot, prendre une large part du gâteau dont chez

eux, ils ne pouvaient pas même ramasser les miettes.

Je suis, croyez le bien, ami de l'hospitalité; mais mon amitié pour elle s'arrête, dès qu'elle doit, pour profiter à l'étranger, causer un préjudice aux nôtres; et c'est, je pense, le cas ici.

Vous me direz, sans doute, qu'il serait bien difficile de mettre un terme à cet état de choses ou même de mettre un frein à ses progrès; je le sais, mais encore n'est-ce pas une raison pour qu'on s'abstienne de le signaler. ASTHON.

Mes notes.

C'est quand je mange un beefsteack que je m'aperçois le mieux que je n'appartiens pas à la race porcine. Je préfère en effet un beefsteack sans glands.

Le dimanche quand je vais chez Henin ou à la Maison Blanche, je ne prends que du vin de Bord d'eau.

Un comédien qui a de la raideur dans sa marche ressemble à un journaliste, car en l'apercevant, on s'écrie: quel raide acteur.

Je connais un homme qui a une force tellement surprenante qu'il prend un bateau à vapeur à ses reins, et revient ainsi jusqu'à Liège.

Le Rasoir sent la besogne diminuer; pour se créer de l'occupation, il va s'installer auprès d'un client qui a besoin de ses services, Place Ste-Barbe. Nous lui conseillons de ménager les favoris.

Un voyageur étant sur la ligne de Namur à Liège ne fut pas peu surpris d'entendre le garde prononcer une foule d'exclamations comme celles-ci:

Ah! mais, (Amay.)

Oui! (Huy.)

Bah! Oha! (Bas-Oha.)

Un habitant de la ville de Bâle, en reçut une, dans la sienne en en sortant. (Pour les lecteurs du Carillon.) Un habitant de la ville de Bâle reçut une balle dans sa balle en sortant du bal.

Vous rappelez-vous du passage des livres saints où il est dit que St-Thomas d'Aquin se mit un jour en tête d'organiser un bal? Ce bal fit fureur et depuis ce temps on ne parle plus que du Bal d'Aquin.

Le chemin de fer américain pourrait bien faire crouler les omnibus qui pourraient alors prendre la devise de l'évêché:

(Omnibus homme n'y a.)

(Omnibus omnia.)

L. B.

Caneans.

X. très jeune encore, quoique marié et affecté de plusieurs enfants, vient de faire une fugue sentimentale avec l'amie de sa femme, Agnès de 22 ans à peine. Un pied de nez aux célibataires!

X. est un membre assidu de la Concordia: la jeune fille a pour père un boulanger enrichi mais qui continue à faire du pain. Dans mon quartier chacun lui crie: DUPE HENIN!

**

Pourquoi M^{lle} Fr. persiste-t-elle à porter des voilettes blanches? Est-ce par coquetterie ou dans la crainte que la flamme de ses yeux ne porte l'incendie dans nos cœurs d'étoupe?

En ce qui me concerne la précaution est inutile: le zéphir indiscret a soulevé un jour le voile diaphane; depuis lors, je suis en combustion. Ne m'offrira-t-elle pas un extincteur?

**

Certaines Liégeoises sont comme les déesses, elles ont de drôles de façons. Le contact des botteresses et des revendeuses du marché est pernicieux et lorsque l'occasion se présente on fait la chatte comme ces dames ou l'on emprunte à leur vocabulaire les invectives les plus délicates.

Ostende a été dernièrement le théâtre d'une petite scène dans laquelle M^{me} T. s'est montrée l'émule de nos Tontons et de nos gêtrows.

Elle a tout simplement pris un officier allemand pour un crachoir.

Solution de notre dernier Sphinx.

Une fille vertueuse conduisant des moutons ressemble à un oiseau, car c'est une Bergeronnette. (alias bergère honnête.)

A deviné: Un bon ami du Rasoir.

Question.

Pourquoi Désiré gagne-t-il de l'argent en vendant la Chronique?

Imp. et lith. de J. Daxhelet, Pass.-Leroumier, 12.

VARIÉTÉS



Trois jumeaux! n'est-ce pas, une cause de divorce?

Tiens voilà Joseph qui a rendu visite à son banquier.

Aventure piquante.



Conservatoire.

un son perçant.

Toujours importuns, ces maris.

Ma signature au bas de cet arrêté? Je préfère l'apposer au bas de ton dos.



derniers soutiens de l'empire.